

Préserver l'illisible : présences de Sholem Shtern dans la vie littéraire canadienne*



PIERRE ANCTIL

ABSTRACT Throughout the twentieth century, Canada was a land of refuge for a large number of immigrants from the four corners of the world. Once they had settled in this country and formed cultural communities, these newcomers often generated important literary and artistic trends in their own languages, and these movements reflected both concern with the survival of their identity and adaptation to new Canadian circumstances. The artistic journey of artists who hailed from these communities has gained greater significance today, as we have come to realize that their work informs us on the openness of Canadians to diversity. However, this body of work is either captured in many different languages – and quite often, not in either official language – or it makes use of lesser known artistic media. For these reasons, this corpus often eludes the large institutions mandated to constitute and to preserve Canadian archives. This text examines the case of Yiddish writer Sholem Shtern, who emigrated from Poland in 1927 at the age of twenty, and who published many collections of poetry and essays in Canada, in the Yiddish language. Shtern campaigned vigorously in Montreal and elsewhere in North America to include Yiddish writing in the life of his community, and by so doing, to promote a certain ideal of social justice. The personal archives of the author, which were deposited at the National Library of Canada (now Library and Archives Canada) shortly after his death in 1991, raise all kinds of questions relating to the preservation of the immigrant memory and to the literary lives of cultural communities who do not express themselves in either official language.

RÉSUMÉ Le Canada a été tout au long du XX^e siècle, une terre d'accueil pour un grand nombre d'immigrants venant des quatre coins du globe. Une fois installés au pays et regroupés en communautés culturelles, ces nouveaux arrivants ont

* Ce texte a été présenté le 14 juin 2007 à Bibliothèque et Archives Canada, dans le cadre d'un événement intitulé : « Prendre position. Un colloque sur l'activisme comme thème dans les archives culturelles canadiennes ». Il faisait suite à la traduction par l'auteur d'une partie des mémoires littéraires de Sholem Shtern, parues à Montréal en 2006 aux Éditions du Noroît sous le titre, *Nostalgie et tristesse. Mémoires littéraires du Montréal yiddish*. Je tiens à remercier Christl Verduyn et Kathy Garay de m'avoir donné cette occasion de mieux faire connaître l'apport de Sholem Shtern aux lettres canadiennes.

souvent donné naissance, dans leur langue patrimoniale, à des courants littéraires ou artistiques importants qui reflétaient à la fois des préoccupations de survie identitaire et d'adaptation aux nouvelles circonstances canadiennes. Le cheminement des créateurs issus de ces communautés prend aujourd'hui une grande valeur du fait qu'il nous renseigne sur l'ouverture des Canadiens à la diversité. Or ce corpus disponible dans plusieurs langues, la plupart du temps non-officielles, ou via des médias artistiques peu usités, échappe la plupart du temps aux grandes institutions chargées de constituer et de préserver les archives canadiennes. Ce texte explore le cas de l'écrivain yiddish Sholem Shtern, immigré de Pologne en 1927 à l'âge de vingt ans et qui a publié au Canada plusieurs recueils de poésie et des essais en langue yiddish. Shtern a milité très fortement à Montréal et ailleurs en Amérique pour inscrire l'écriture yiddish dans la vie de sa communauté et pour promouvoir du même coup un certain idéal de justice sociale. Déposées à la Bibliothèque nationale du Canada (aujourd'hui Bibliothèque et Archives Canada) peu après sa mort en 1991, les archives personnelles de l'auteur soulèvent toutes sortes de questions relatives à la préservation de la mémoire immigrante et à la vie littéraire des communautés culturelles de langue non-officielles.

Introduction

Les lettres canadiennes et l'ensemble du mouvement de la société canadienne ont été profondément modifiés par l'arrivée, au début du XX^e siècle, d'un vaste courant migratoire venu d'Europe du sud et de l'est. Non seulement cet apport démographique extérieur allait être jusqu'à ce jour le plus considérable de toute l'histoire du pays, mais il apportait avec lui des langues et des cultures qui jusque-là n'avaient pas joué un rôle notable dans l'évolution du Canada¹. À part la contribution des peuples autochtones, qui restera au mieux marginale avant les années 1960, la constitution de 1867 n'avait reconnu officiellement que les apports des communautés canadienne-anglaise et canadienne-française, considérées comme fondatrices de l'État canadien². Quand s'ouvre, sous le régime du premier ministre Wilfrid Laurier, la brèche historique qui allait permettre l'admission au pays d'un nombre très élevé de nouveaux citoyens – soit entre 1905 et 1914, puis à nouveau dans une moindre mesure entre 1919 et 1925 – l'imaginaire artistique et littéraire canadien relève essentiellement du monde franco-catholique et anglo-protestant des premiers colonisateurs³. Cet univers bien circonscrit, fait d'une dualité

- 1 Pour en savoir plus sur ce sujet, le lecteur pourra consulter les ouvrages suivants : Jean R. Burnet et Howard Palmer, *Coming Canadians : An Introduction to a History of Canada's Peoples* (Toronto, 1988); Robert F. Harney et Harold Martin Troper, *Immigrants : A Portrait of the Urban Experience, 1890-1930* (Toronto, 1977); Valerie Knowles, *Strangers at Our Gates : Canadian Immigration and Immigration Policy* (Toronto, 1997).
- 2 Pierre Anctil, *Tur malka. Flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise* (Sillery, 1997), chapitre 1.
- 3 Pierre Anctil, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-*

assez peu partagée de part et d'autre, cède progressivement du terrain après la Première Guerre mondiale à d'autres traditions littéraires et culturelles fraîchement arrivées d'Europe, donnant ainsi naissance à un corpus très diversifié où prennent place comme langues principales l'allemand, l'italien, le yiddish, le polonais, l'ukrainien et le russe.

Puisque la politique migratoire de Laurier prévoyait inviter au pays surtout des populations à vocation agricole, plusieurs de ces nouvelles réalités culturelles prendront racine dans les provinces céréalières situées à l'ouest de l'Ontario, souvent sur des territoires immenses et isolés jusqu'où le regard des Canadiens anglophones et francophones ne pénétrait pas. Sur la côte pacifique principalement, mais aussi dans certaines grandes villes comme Montréal et Toronto, surgissent au même moment certains courants hérités d'Asie, qui prennent la forme de petites enclaves où le japonais et certaines langues chinoises sont utilisés discrètement⁴. Ces nouvelles pousses asiatiques en sol canadien resteront cependant longtemps très timides, malgré l'ouverture notable que constituait le plan Sifton⁵, puisque le Canada avait mis en place dès la fin du XIX^e siècle une politique de contrôle de l'immigration qui excluait à toutes fins pratiques les personnes venues de continents autres que l'Europe. N'eut été de ce frein appliqué universellement aux candidats issus du continent asiatique, des Indes britanniques, de l'Afrique, des Caraïbes et même de l'Amérique latine, qui trouvait sa justification dans une conception raciste de la diversité humaine, il y a lieu de croire que le Canada aurait aussi pu accueillir ou voir fleurir en son sein d'autres traditions littéraires que celles citées plus haut. De fait, il faudra attendre la fin du XX^e siècle, et l'application de critères universels dans la gestion de l'immigration, pour que se manifeste au pays un climat propice à l'apparition de littératures d'inspiration non européennes.

Un siècle plus tard, après une période d'installation puis d'adaptation dont nous ignorons à peu près tout, et après avoir laissé des traces assez modestes dans la vie littéraire et artistique canadiennes, principalement en langue anglaise et française, les corpus de tradition allemande, italienne, yiddish, polonaise, ukrainienne et russe issus de la grande vague migratoire ont été essentiellement confinés à l'oubli, souvent avant même d'avoir fait l'objet de recherches sérieuses de la part des universitaires et des archivistes. Aujourd'hui, ces textes et leurs écrivains ont acquis la particularité d'être inaccessibles et illisibles, puisqu'ils n'ont guère fait l'objet d'une préservation systématique et sont rédigés dans des alphabets qui déroutent les chercheurs formés au Canada, ou qu'ils utilisent des formes graphiques

deux-guerres (Québec, 1988), chapitre 1.

4 Denise Helly, *Les Chinois à Montréal, 1877-1951* (Québec, 1987).

5 Du nom du ministre de l'Intérieur de Wilfrid Laurier, Clifford Sifton, architecte du vaste plan d'immigration canadien.

qui n'ont plus cours dans le monde contemporain. La situation est telle qu'il existe très peu de moyens présentement pour mesurer l'ampleur, la qualité littéraire ou la valeur historique de ces productions culturelles, qui vont du témoignage personnel aux périodiques et journaux locaux, en passant par les archives des organisations communautaires et religieuses, les documents des entreprises commerciales et les œuvres de littérature proprement dites. Pourtant, ces textes de nature très diverse recèlent des témoignages précieux qui nous permettraient de mieux apprécier l'ajustement culturel et émotionnel qu'a représenté pour ces populations l'immigration au Canada au début du XX^e siècle et leur insertion progressive à la deuxième génération dans le tissu social et économique canadien. Il y a là également une occasion de mesurer l'apport de ces traditions dans leur authenticité première, avant qu'un inévitable processus d'anglicisation ou de francisation ne prenne son envol et transforme le regard qu'elles portent sur elles-mêmes et sur le pays nouveau qu'elles découvraient.

Qui plus est, ces littératures en langues non officielles nous offrent un aperçu ou, mieux encore, un regard introspectif sur ce moment charnière dans l'histoire canadienne, quand le pays a cessé d'être bipolaire et biculturel. Arrivés à la faveur d'une vague migratoire d'une ampleur exceptionnelle, dans un contexte démographique qui n'est plus susceptible de se reproduire au Canada, les nouvelles communautés d'immigrants issus d'Europe méridionale et orientale ont pu observer leur société d'adoption d'un point de vue extérieur, sans se laisser influencer par les rivalités et les affrontements politiques devenus structurels au cours du XIX^e siècle entre francophones et anglophones. Les écrivains, qui ne savaient pas écrire ni lire l'anglais et le français, ont ainsi relayé des images inédites et ressenti des sentiments peut-être jamais exprimés par leurs contemporains qui, eux, se trouvaient en pleine maîtrise de l'une ou l'autre des langues officielles. Libres de toute attache permanente face aux institutions littéraires et culturelles déjà en place, relativement peu influencés par les pouvoirs politiques canadiens et surtout porteurs de valeurs subitement transplantées depuis l'Ancien monde, les auteurs immigrants témoignent d'une époque où une barrière linguistique, culturelle et souvent religieuse les différenciait encore nettement de leurs concitoyens nés au pays. Ce moment, on l'imagine bien, a duré au plus l'espace de deux générations, soit suffisamment longtemps pour que les langues d'origine des immigrants perdent leur attrait et ne soit plus pratiquées avec autant d'aisance. De fait, on peut sans trop se tromper faire l'hypothèse qu'au sein de la plupart des communautés allophones, seules les personnes qui étaient arrivées adultes au Canada gardèrent une connaissance assez prononcée de leur langue maternelle pour pouvoir l'écrire avec un minimum d'efficacité. Pour la plupart, les personnes nées de l'immigration et éduquées dès le plus jeune âge dans des institutions canadiennes se contentèrent d'en faire un usage strictement oral, ou même ne surent jamais prononcer la langue de leurs parents.

La montée de la littérature yiddish canadienne

Un siècle après le début de la grande vague migratoire, nous constatons que les langues utilisées par ceux qui traversèrent l'Atlantique revêtent aujourd'hui un statut avant tout patrimonial. À défaut d'être parlées ou comprises par ceux dont les noms de famille révèlent encore l'origine culturelle, elles figurent comme une contribution lointaine et souvent mal comprise à l'évolution de la société canadienne au XX^e siècle. Dans un tel contexte, il importe de se pencher à nouveau sur la manière dont cet apport peut être préservé pour les générations futures, notamment par la voie des archives et dans l'attente que des études plus poussées nous permettent de mieux dessiner les contours de ces littératures canadiennes en langues non officielles. Fort heureusement pour nous, il existe déjà suffisamment de matière dans le cas de certains écrivains immigrants allophones qui firent carrière au Canada pour se faire une idée assez approximative de la qualité des productions littéraires apparues dans le cadre de cette conjoncture historique. Par ailleurs, le mieux exploré de ces corpus littéraires demeure sans l'ombre d'un doute celui qu'ont laissé en héritage les écrivains yiddishophones, venus d'Europe de l'Est après 1905, et qui forme un corpus d'une grande profondeur et d'une rare force créatrice⁶. La raison en est que les auteurs qui choisirent d'écrire en yiddish⁷ au Canada se percevaient déjà dans leur pays d'origine, avant la période de la grande migration, comme formant une nation autonome en quête d'une langue qui traduirait leurs aspirations nouvellement surgies. Dans l'esprit de ces lettrés, utiliser le yiddish, de préférence au russe, à l'ukrainien, au polonais, à l'allemand ou à l'hébreu, constituait déjà un geste hautement significatif et conférait à leurs œuvres une valeur d'affirmation culturelle forte. À l'opposé des Juifs est-européens, qui étaient poussés vers le yiddish par un discours idéologique bien précis, beaucoup de ceux qui utilisèrent au Canada une langue non officielle le firent le plus souvent parce qu'ils n'en connaissaient pas d'autres et parce qu'ils savaient qu'elle leur permettrait d'être compris au sein de leur communauté immédiate.

Arrivé à la toute fin du XIX^e siècle sur les rives atlantiques du Canada⁸,

- 6 Pour en savoir plus sur ce corpus, consulter en particulier Pierre Anctil, « À la découverte de la littérature yiddish montréalaise », dans Pierre Anctil, Sherry Simon et Norman Ravvin (directeurs), *New Readings of Yiddish Montreal / Traduire le Montréal yiddish* (Ottawa, 2007), p. 19-30.
- 7 Pour obtenir une documentation de base sur les origines de la langue yiddish et son histoire, consulter : Max Weinreich, *History of the Yiddish Language* (Chicago, 1980); Benjamin Harshav, *The Meaning of Yiddish* (Stanford, Calif., 1990); Jean Baumgarten, *Le yiddish, histoire d'une langue errante* (Paris, 2002); David E. Fishman, *The Rise of Modern Yiddish Culture* (Pittsburgh, 2005).
- 8 D'après les recherches actuelles, les premiers textes en yiddish moderne que nous posséd-

le yiddish faisait partie intégrante d'une pensée nationaliste juive fortement en émergence en Europe de l'Est, et qui assignait à cette langue une position bien particulière⁹. En fait, il ne serait pas exagéré d'affirmer que le yiddish incarnait pour plusieurs Juifs les espoirs d'émancipation sociale et culturelle qui leur avaient été enlevés dans leur pays d'origine sous le régime tsariste et qu'il était porteur d'une charge subversive, sinon révolutionnaire indéniable. Parler et écrire le yiddish dans ces circonstances équivalaient à proclamer la pérennité de la culture juive est-européenne sous un jour de modernité avant-gardiste, de lutte pour la justice sociale et de solidarité internationaliste avec d'autres peuples opprimés¹⁰. Qui plus est, certains des auteurs yiddishophones - et c'est le cas de celui que nous étudierons plus en détail dans le cours de cet article, le poète Sholem Shtern - croyaient fermement que l'idéal du socialisme et du soutien aux classes exploitées méritait d'être exprimé de manière universelle autant qu'à travers le particularisme d'une culture judaïque séculière et yiddishiste. De là l'attachement des écrivains yiddishophones canadiens aux courants anarchistes, « bundistes », communistes ou d'allégeance gauchiste en général. D'autres Juifs poursuivirent au Canada une veine nationaliste différente et cherchèrent à appuyer la création d'un foyer national juif en Palestine, d'où les allégeances sionistes, « territorialistes » ou sionistes-travaillistes que l'on rencontre souvent dans la littérature yiddish canadienne¹¹.

Cette effervescence de la pensée politique et de l'action culturelle juive est-européenne n'a pas d'équivalent au sein des autres communautés qui prirent racine au Canada au début du XX^e siècle, même si dans le cas des Ukrainiens et des Polonais de foi chrétienne, la création d'un État national figurait en général à plus long terme parmi les priorités de

dans au Canada sont les lettres rédigées par William Hyman de 1863 à 1868 à Gaspé et à Grande Grève en Gaspésie. Elles sont déposées au musée de la Gaspésie et au Centre de documentation du Centre de Québec, Parcs Canada. William Hyman était un marchand juif d'origine est-européenne arrivé à Gaspé vers 1842 et décédé en 1882. Au sujet de William Hyman consulter : Roch Samson, *Pêcheurs et marchands de la baie de Gaspé au XIX^e siècle : les rapports de production entre la compagnie William Hyman and Sons et ses pêcheurs clients* (Ottawa, 1984).

9 Au sujet de l'histoire juive canadienne, on peut parcourir les trois auteurs suivants : Gerald Tulchinsky, *Taking Root : The Origins of the Canadian Jewish Community* (Toronto, 1992) et *Branching Out : The Transformation of the Canadian Jewish Community* (Toronto, 1998); Simon Belkin, *Through Narrow Gates : A Review of Jewish Immigration, Colonization and Immigrant Aid Work in Canada, 1840-1940* (Montreal, 1966); Joseph Kage, *With Faith and Thanksgiving : The Story of Two Hundred Years of Jewish Immigration and Immigrant Aid Effort in Canada, 1760-1960* (Montréal, 1962).

10 Jonathan Frankel, *Prophecy and Politics : Socialism, Nationalism, and the Russian Jews, 1862-1917* (Cambridge, Angleterre, 1981).

11 Pierre Anctil, « Les communautés juives de Montréal » dans Marie-Claude Rocher et Marc Pelchat (directeurs), *Le patrimoine des minorités religieuses du Québec, richesse et vulnérabilité* (Québec, 2006), p. 37-60.

l'intelligentsia. Elle confère au corpus yiddish canadien une gravité et un sentiment d'urgence, entre autres face à la situation intenable des Juifs restés en Europe de l'Est et qui subissaient les assauts de mouvements antisémites bien organisés œuvrant en complicité avec les pouvoirs en place. L'institution littéraire yiddish canadienne a également ceci de remarquable qu'elle compte dans ses rangs un certain nombre de critiques littéraires et d'historiens qui s'attachèrent assez tôt à réfléchir au sens qu'il convenait de donner à la production culturelle faite en ce pays, et qui voulurent en décrire les limites ainsi que les accomplissements¹². C'est ainsi que nous possédons en langue yiddish plusieurs histoires fragmentaires, mais cependant très valables, du mouvement migratoire juif vers le Canada et de la construction institutionnelle communautaire qui accompagne ce flot de population. Nous pensons en particulier, ici, aux travaux de Benjamin Sack, dont la plupart sont restés sous forme de chroniques dans le quotidien yiddish de Montréal¹³; à la monumentale histoire des travaillistes-sionistes canadiens avant 1920, rédigée par Simon Belkin¹⁴, et aux ouvrages du mémorialiste Israël Medresh¹⁵, écrits sur un ton souvent humoristique. De même, quelques histoires de la littérature yiddish canadienne ont été préparées dans cette langue, et réunissent une documentation très précieuse en regard des recherches qu'il convient d'entreprendre maintenant, à l'heure où ses principaux artisans ne sont plus de ce monde.

Il n'a pas fallu attendre très longtemps pour que des critiques yiddishophones se penchent sur l'écriture dans cette langue au sein d'un pays aussi peu susceptible de prime abord d'abriter une tradition littéraire juive que le Canada. Il faut comprendre en effet que la part de loin la plus importante du courant migratoire est-européen s'était porté avant 1929 vers les États-Unis, où plusieurs écoles littéraires yiddish étaient nées¹⁶, et que Montréal, Toronto et Winnipeg ne comptaient que 150,000 yiddishophones en 1931, soit une infime proportion en regard de la population qui était restée sur l'Ancien

12 Pierre Anctil, « Vers une relecture de l'héritage littéraire yiddish montréalais », *Études françaises*, vol. 37, n° 3 (2001), p. 9-27.

13 Benjamin Sack, *Geshikhte foun Yidn in Kanade : foun di frishte onheyb biz der letster tsayt* (Montréal, 1948). L'ouvrage de Sack, rédigé en yiddish, avait paru quelques années plus tôt sous le titre : *History of the Jews in Canada : From the Earliest Beginnings to the Present Day* (Montréal, 1945).

14 Simon Belkin, *Di Poale-Zion bavegung in Kanade, 1904-1920* (Montréal, 1956), traduit en français par Pierre Anctil sous le titre, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920* (Sillery, 1999).

15 Israël Medresh, *Montreal foun nekhtn* (Montréal, 1947) et *Tsvishn tsvey velt milkhomes* (Montréal, 1964), traduits en français par Pierre Anctil sous le titre, *Le Montréal juif d'autrefois* (Montréal, 1997) et *Le Montréal juif entre les deux guerres* (Montréal, 2001).

16 À ce sujet, voir : Joseph Howe, *World of Our Fathers. The journey of the East European Jews to America and the life they found and made* (New York, 1976).

continent avant l'Holocauste nazi¹⁷. Cela n'a pas empêché Hannaniah-Meir Caiserman d'écrire aussi tôt qu'en 1934 une étude entièrement consacrée aux poètes juifs canadiens déjà publiés au pays, la plupart de langue yiddish¹⁸. Le nombre d'écrivains mentionnés, soit 43 individus en tout, et la qualité de leur inspiration artistique, placent d'emblée le yiddish au premier rang des littératures canadiennes de langue non officielle. Ce statut allait être confirmé par la parution en 1980 d'un dictionnaire biographique et bibliographique très détaillé dû à la plume de Haim-Leib Fuks et comptant 429 auteurs canadiens ayant écrit soit en langue yiddish, soit en langue hébraïque ou les deux à la fois¹⁹. La compilation livrée par Fuks trace un portrait si ample et si exhaustif du mouvement littéraire juif en langue non officielle au Canada que le chercheur en éprouve un sentiment de surprise et de déroute momentanée. Avant son déclin irréversible à la fin du XX^e siècle, il est tout à fait envisageable du point de vue de la recherche actuelle que la littérature yiddish ait même rivalisé pendant un certain temps sur le plan littéraire, en quantité autant qu'en qualité, avec celles produites par les deux communautés linguistiques dominantes du Canada. Nous reviendrons bientôt sur les enseignements qu'il convient de tirer de l'ouvrage préparé par Fuks.

Sholem Shtern, poète yiddish montréalais

Parmi les représentants les plus intéressants de ce courant littéraire yiddish canadien que nous découvrons aujourd'hui se trouve le poète et mémorialiste Sholem Shtern. Grâce aux archives que sa famille a déposées à Bibliothèque et Archives Canada après la mort de l'auteur, en 1991, nous pouvons aujourd'hui nous faire une meilleure idée de l'élan qui animait ce corpus immigrant et des thèmes culturels et idéologiques qui y étaient abordés. Plusieurs des éléments présents dans l'œuvre de Shtern apparaissent en effet caractéristiques de l'écriture yiddish au Canada, dont le fait que l'essentiel de sa production littéraire se soit portée du côté de la poésie ou plus précisément du poème épique. Sholem Shtern commence à publier des poèmes dans la revue *Baginen* [À l'aube] de Toronto peu après son arrivée au pays, soit en 1928. Dans cette publication, il signe des textes à forte saveur prolétariste, c'est-à-dire célébrant le labeur physique des travailleurs et défendant

17 Sur le plan historique, les meilleures données démographiques sur l'histoire des Juifs canadiens se trouvent dans l'ouvrage de Louis Rosenberg, *Canada's Jews* (Montréal, 1939). Il a été réédité sous le titre : *Canada's Jews: A Social and Economic Study of Jews in Canada in the 1930s* (Montréal, 1993).

18 Hannaniah-Meir Caiserman, *Yidische dikhter in Kanade* [Les poètes yiddish au Canada] (Montréal, 1934).

19 Haim-Leib Fuks, *Hundert yor Yidische oun Hebreyshe literatur in Kanade* (Montréal, 1980), traduit en français par Pierre Anctil sous le titre, *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada* (Sillery, 2005).

les droits fondamentaux de la classe ouvrière qui sont bafoués par le capitalisme. Pendant ces années, le poète publie aussi de la poésie dans plusieurs périodiques yiddish à l'étranger, dont *Oyfkoum* [Émergence], *Yidishe Kultur* [Culture juive] et *Zamlungen* [Anthologie] de New York, ainsi que dans *Literarisher Bleter* [Pages littéraires] de Varsovie. Il propose également des contributions à plusieurs journaux canadiens, américains et est-européens, dont le *Frayhayt* [Liberté] aux États-Unis, le *Vokhnblat* [Hebdomadaire], le *Veg* [Chemin] et le *Kampf* [Combat] à Toronto, ainsi que *Yidishe Shriftn* [Écritures juives] et le *Folks Shtime* [Voix du peuple] en Pologne. En ce sens, Sholem Shtern était typique de sa génération d'écrivains établis au Canada, qui gardèrent tout au long de leur carrière des liens étroits sur le plan littéraire avec leur pays d'origine et avec la diaspora est-européenne dispersée sur plusieurs continents.

Parurent ensuite une série de recueils de poésie qui fixèrent la réputation du poète au Canada et à l'étranger, dont dès 1929 à Toronto un opuscule intitulé *Noentkayt* [Proximité] qui offrait au lecteur des poèmes sur l'amour et la nature vierge; puis en rafale en 1941, *Es likhtikt* [Cela brille]; en 1944, *Lider oun poemen* [Poèmes et textes poétiques]; en 1945, *In der fri* [Tôt le matin], soit trois publications imprégnées de modernité littéraire et imprimées à Montréal. Après une pause causée de l'aveu même de l'auteur par les souffrances que lui causèrent l'Holocauste nazi, il reprit sa production en publiant une série d'ouvrages de longue haleine écrits en vers, mais qui de fait prenaient plus la forme d'un récit avec des personnages et un dénouement dramatique, dont *In Kanade* [Au Canada], ouvrage en deux volumes datant respectivement de 1960 et 1963, *Dos vayse hoyz* [La maison blanche] en 1967 et *Di mishpokhe in Kanade* [La famille au Canada] en 1978. Ces ouvrages situent Sholem Shtern au cœur de la production littéraire yiddish canadienne, lorsque les poètes y occupaient une place exceptionnelle par leur nombre et par la qualité de leur écriture. La veine poétique constitue sans doute dès le départ le genre le plus répandu au sein de ce corpus immigrant et aussi le plus significatif par son apport. Fuks dénombre quarante poètes dans son dictionnaire biographique canadien, dont plusieurs se méritèrent de leur vivant un rayonnement international dans les différents milieux de langue yiddish. Parmi eux, il convient de mentionner des personnalités arrivées au pays très jeunes, parfois avant la Première Guerre mondiale, comme Jacob-Isaac Segal, ou entre les deux guerres, comme Noah-Isaac Gotlib, Yudica, Ida Maze, Esther Segal, Moses-Mordecai Shaffir et Abraham-Shlomo Shkolnikov.

Comme le montrent ses mémoires²⁰, Sholem Shtern a émigré au Canada

20 Sholem Shtern, *Shrayber vos ikh hob gekent* (Montréal, 1982), traduit en partie par Pierre Anctil sous le titre, *Nostalgie et tristesse. Mémoires littéraires du Montréal yiddish*

en 1927, alors qu'il était encore un jeune adulte, ce qui le plaçait au cœur de la mouvance culturelle yiddish de Montréal à un moment où elle atteignait son âge d'or. Au cours de cette décennie et de la suivante, le nombre d'institutions de langue yiddish touchait déjà à son apogée et les différents cercles littéraires ou artistiques issus de la grande immigration est-européenne connaissaient dans la ville une effervescence qui restera inégalée. Parce que son frère Yaakov Zipper était arrivé quelques années avant lui et qu'il enseignait dans une maison d'enseignement yiddish bien connue, l'école Peretz de Montréal, Sholem Shtern fut très rapidement introduit aux cercles où la poésie était appréciée et la veine « prolétariste » en art bien accueillie. Cela permit au jeune poète de se faire une réputation rapidement et de publier peu de temps après avoir été accueilli au Canada. Shtern paraît aussi parfaitement représentatif de la littérature yiddish canadienne du fait qu'il était originaire de Pologne, le pays de naissance de plus de 150 écrivains qui utilisèrent cette langue au Canada sur un total de 429, d'après Fuks. De plus, Sholem Shtern était natif de Tishvits, un *shtetl* situé près de Lublin, où il avait grandi dans un climat religieux traditionnel et au milieu d'une famille dont le père appartenait au courant hassidique d'une manière très marquée. Cette éducation avait placé le poète en plein sur la ligne de fracture qui traversait l'ensemble du milieu yiddish canadien. Shtern connaissait très bien, pour les avoir pratiqués dans son enfance, les préceptes de base du judaïsme. Il avait aussi eu l'occasion, dans ce contexte, d'étudier dans leur version d'origine hébraïque la Bible, le Talmud et plusieurs autres livres saints. Par ailleurs, même conscient de tout ce bagage spirituel qui plongeait jusqu'au cœur du récit biblique et de l'analyse talmudique, Sholem Shtern a plus tard tourné le regard du côté des idéologies révolutionnaires qui promettaient la libération des peuples et la fin de l'oppression capitaliste.

Poète reconnu, Sholem Shtern s'est situé au moment de son arrivée au Canada à l'intérieur d'un continuum culturel juif montréalais récemment constitué et qui plongeait ses racines jusqu'en Europe orientale. L'élan littéraire que l'auteur allait cultiver durant toute son existence fleurissait du fait de la tradition littéraire judaïque non seulement dans les petits bourgs à majorité juive de Pologne, mais particulièrement au sein de sa propre famille²¹. Au moins trois des frères de Sholem Stern menèrent une carrière littéraire à Montréal, si bien que l'on peut affirmer sans crainte que le poète

(Montréal, 2006).

21 Le cas des Shtern n'était pas isolé dans les lettres yiddish canadiennes. Le poète Jacob-Isaac Segal provenait aussi d'une famille où la littérature était très largement cultivée. Sa sœur, Esther, a écrit dès le début des années 1920 pour des périodiques littéraires canadiens et a signé en 1928 son seul recueil de poésie, *Lider* [Poèmes]. Nehemia Segal, moins prolifique que son frère Jacob-Isaac, a néanmoins publié de la poésie pendant de nombreuses années dans des journaux et périodiques montréalais.

était déjà animé de la pulsion d'écrire au moment de traverser l'Atlantique. L'aîné des frères, Yaakov Zipper, né en 1900, avait publié des récits hassidiques, de la poésie et des articles de critique littéraire en yiddish avant de quitter sa Pologne natale. Une fois au Canada, il a rédigé à partir de 1925 plusieurs recueils de nouvelles mettant en scène des personnages empreints de tradition religieuse. Yechiel Shtern, né en 1903, fit paraître au Canada dès les années 1920 des poèmes, des historiettes rédigées pour les écoliers des écoles yiddish ainsi que des études à caractère pédagogique, bientôt suivi de son frère Yisroel-Hersh, né en 1913, qui s'est fait connaître par ses poèmes, articles et essais littéraires. Abraham Shtern, le père de la famille, arrivé au Canada en 1938 pour rejoindre ses enfants, publia à son tour à Montréal des traités dans une veine érudite classique, où étaient discutées des questions relatives au texte de la Bible et à l'étude du Talmud. Ces volumes proposaient aussi des récits visant l'édification spirituelle des gens simples et appartenant à la sphère hassidique par leur forme et leur contenu culturel.

Comme si ce n'était pas assez, la sœur cadette de Shtern, Shifre Krishtalka, née en 1909 et enseignante à l'école Peretz de Montréal, a rédigé au cours de sa carrière un certain nombre de manuels didactiques à l'usage de ses élèves, ainsi que des nouvelles et des essais portant sur des questions pédagogiques. Son fils Aaron Krishtalka, né en 1940, le neveu de Sholem Shtern, se sentit à son tour attiré par les lettres yiddish canadiennes. Il fut sans doute un des rares yiddishophones nés au Canada à avoir repris à son compte l'héritage littéraire est-européen. On lui doit un recueil de poésie paru en 1953 à l'occasion de sa *bar-mitsva* et qui fit sensation à l'époque²², ainsi que plusieurs contributions de jeunesse dans des publications américaines d'après-guerre. Les recherches effectuées jusqu'ici montrent en effet clairement que la littérature yiddish canadienne, malgré son efflorescence rapide et intense à Montréal après 1925, ne sera finalement l'apanage que de la génération immigrée elle-même. Très peu d'individus parmi ceux nés au pays s'intéresseront à la langue, autrement que sous la forme d'un idiome commode permettant de communiquer dans les cercles familiaux et sociaux intimes. Même dans les écoles juives privées où le yiddish était considéré comme un outil d'enseignement, telle la Yidishe Folks *shule* ou la Peretz *shule*, peu d'enfants s'exprimaient entre eux en yiddish ou aspiraient à faire carrière d'une manière ou d'une autre dans cette langue. Il n'en reste pas moins que l'arrivée à Montréal, après la Deuxième Guerre mondiale, d'un fort contingent de locuteurs yiddish ayant échappé *in extremis* aux politiques génocidaires de l'État nazi, revitalisa une sphère littéraire yiddish déclinante et introduisit un nouveau courant de créativité dans le réseau institutionnel juif.

22 Aaron Krishtalka, *Gut morgen dir velt* [Bonne journée à l'univers] (Montréal, 1953).

Ce deuxième sursaut de vitalité n'ajoute pas d'éléments vraiment nouveaux aux fondements historiques et culturels de l'écriture yiddish en terre canadienne. Les auteurs arrivés pendant ou immédiatement après l'Holocauste, tels Melekh Ravitch, Rokhl Korn, Chava Rosenfarb, Yehuda Elberg, Mordecai Husid et Joseph Rogel, chercheront à s'insérer dans les réseaux culturels yiddishophones déjà existants et qui avaient été mis en place plus de trente ans auparavant²³. Certes, les souffrances indicibles endurées par ces écrivains pendant la guerre surgiront comme un thème incontournable de leur production littéraire, un élément que ne pourront partager tout à fait leurs vis-à-vis installés au Canada depuis longtemps. Pour l'essentiel, cette double cohorte se fondera peu à peu en une seule, chacune enrichissant à sa façon un vaste courant littéraire canadien de langue yiddish. Trois clés principales d'interprétation émergent de cette mouvance culturelle marquée, comme nous venons de la constater, par plusieurs vagues migratoires différentes. Ces points de repère transparaissent clairement dans l'œuvre de Sholem Shtern, particulièrement à la lumière des documents qui ont été versés dans son fonds d'archives. Le poète en effet se situe à mi-parcours pour ce qui est d'une périodisation des lettres yiddish canadiennes, en ce sens qu'il est arrivé à Montréal près de dix ans après la fin de la Première Guerre mondiale, alors que plusieurs auteurs s'étaient déjà illustrés dans ce champ encore en friche, comme par exemple son mentor et rival Jacob-Isaac Segal²⁴. Shtern par contre, du fait de son installation encore récente en Amérique, subira le choc de l'Holocauste nazi d'une manière qui le rapproche beaucoup de ceux qui se trouvaient en Europe orientale au moment où le cataclysme s'est abattu sur eux. La perte symbolique irréparable du référent est-européen fut pour le poète un point tournant de sa carrière et une source inépuisable de souffrance, plus encore que pour les écrivains yiddish débarqués à Montréal avant la Révolution russe de 1917 qui n'avaient pas connu une Pologne indépendante sur le plan national.

Vers une meilleure compréhension du corpus yiddish canadien

Première clé d'interprétation, les écrivains juifs venus au Canada au début du XX^e siècle se démarquent par une maîtrise simultanée et souvent égale de deux grandes traditions littéraires, soit d'une part le corpus yiddish alors fortement en émergence comme langue vivante et instrument d'affirmation de l'identité nationale juive en Europe de l'Est, et d'autre part, l'héritage littéraire beaucoup plus ancien contenu dans les grands documents fondateurs

23 À ce titre, voir le témoignage personnel de Eva Raby, « Memories of Yiddish Montreal », dans Ancil, Simon et Ravvin (directeurs), *New Readings of Yiddish Montreal*, p. 57-61.

24 Une partie des poèmes de Segal ont été traduits par Pierre Ancil sous le titre, *Poèmes yiddish / Yidishe lider* (Montréal, 1992).

de la spiritualité judaïque et transmis directement en hébreu et en araméen²⁵. Souvent formés avant leur départ pour l'Amérique dans des institutions scolaires juives traditionnelles en Russie, en Pologne, en Ukraine et en Lituanie, les auteurs yiddish canadiens ont pratiqué un bilinguisme littéraire remarquable à plus d'un titre, ce qui signifie qu'ils ont fait appel dans leurs œuvres à une palette de références bibliques et talmudiques très étendue. La littérature yiddish se développe donc en ce pays en misant non seulement sur une langue vernaculaire parlée par l'immense majorité des immigrants juifs est-européens et constitutive d'un vécu social immédiat, mais aussi en faisant appel à une continuité historique judaïque plusieurs fois millénaire. Dans bien des cas, et particulièrement chez les auteurs qui ont fréquenté le *kheyder*, la *yeshive* ou la *beys-medresh*²⁶ pendant plusieurs années dans leur *shtetl* d'origine, il est difficile de distinguer clairement dans le texte les apports associés à la langue quotidienne, le yiddish, et ceux relevant de la langue savante, l'hébreu, tant ils sont entrelacés de manière inextricable. Lire les auteurs yiddish canadiens équivaut souvent à lire deux trames linguistiques simultanées, qui n'en font qu'une au niveau de la forme de la langue et de son sens, mais que l'on peut tout de même distinguer nettement.

Cette réalité littéraire diglossique est particulièrement visible chez Sholem Shtern qui est issu, comme nous l'avons noté, d'une famille hassidique et qui a reçu pour cette raison dans son *shtetl* natal de Tishvits une éducation judaïque strictement orthodoxe sur le plan religieux. Le bibliographe Fuks rappelle d'ailleurs dans son dictionnaire des auteurs canadiens, que plusieurs des membres de la famille Shtern ont publié avec un égal bonheur en yiddish et en hébreu, dont Yaakov Zipper qui fit paraître presque toutes ses œuvres dans les deux langues juives citées plus haut, sans faire appel à un traducteur; Yisroel-Hersh Stern à qui l'on doit un recueil de poèmes en hébreu intitulé *Vayehi biyemey* [Il était une fois] et dont le pseudonyme était Ish Yair; ainsi que Abraham Shtern lui-même, qui laissa à la postérité trois ouvrages de commentaires talmudiques très volumineux, en partie rédigés en langue hébraïque, et tous publiés à Montréal. De fait, une compilation des principales langues littéraires juives répertoriées dans l'ouvrage de Fuks révèle qu'un quart des écrivains qui y trouvent place ont écrit autant en yiddish qu'en hébreu, soit 101 sur 429. Il en va de même des écoles de langue yiddish qui furent ouvertes à Montréal à partir de 1911 et dont la vocation était de transmettre aux enfants des immigrants une part de leur héritage juif est-européen. Dans son histoire de ces institutions d'enseignement privées fondées par des militants de la culture yiddish et du nationalisme

25 Sur ce thème on peut consulter : Ira Robinson, *Rabbis and Their Community. Studies in the Eastern European Orthodox Rabbinate in Montreal, 1896-1930* (Calgary, 2007).

26 Le *kheyder* est une institution d'enseignement pour petits enfants; la *yeshive*, une académie talmudique pour jeunes hommes; et la *beys-medresh* une maison d'étude.

diasporique, Belkin prend bien soin d'indiquer qu'elles furent dès le départ consacrées à permettre l'apprentissage simultanément du yiddish et de l'hébreu. La question du bilinguisme interne juif revêt en réalité une telle importance qu'une querelle naît presque immédiatement au sein du groupe des fondateurs et dégénère rapidement :

Déjà en 1913, des divergences s'étaient manifestées au sein de l'Association de l'école nationale-radical au sujet des orientations générales de l'école et de son programme d'enseignement. Ce débat avait découlé d'une certaine agitation qui s'était emparée sur ce front du Poale-Zion. Les instances centrales du parti et du Farband responsables de la question scolaire avaient en effet avancé l'idée que le yiddish et l'hébreu devaient être placés sur un pied d'égalité dans l'enseignement, tandis que les partenaires de l'école montréalaise avaient déjà commencé à envisager la langue hébraïque comme « une matière réservée aux classes supérieures » et « ne pouvant être imposée »²⁷.

Cette clé d'interprétation première doit être bien saisie car elle peut sembler entrer en contradiction avec la seconde, qui postule que l'ensemble de la mouvance littéraire yiddish canadienne prit le parti, sur le plan politique, de la gauche radicale et de la défense des intérêts des ouvriers. Il n'y a aucun doute, d'après les témoignages historiques que nous possédons déjà, que l'univers yiddishophone canadien était dans la première moitié du XX^e siècle celui au sein duquel se rencontraient les sympathies les plus vives et les plus exprimées concernant la lutte des travailleurs dans le secteur industriel²⁸. Ce positionnement gauchiste n'était pas, loin s'en faut, le fruit d'une quelconque expérience canadienne, mais avait en quelque sorte été importé de Russie à la faveur des événements révolutionnaires qui s'étaient manifestés dans ce pays, d'abord lors de l'insurrection de 1905 puis à nouveau à l'occasion de la Révolution bolchevique d'octobre 1917. Il faut comprendre en effet que la masse de l'immigration juive est-européenne vers le Canada se situe à cette période de l'histoire, quand l'empire tsariste fut secoué jusque dans ses fondements par l'activisme radical, et bascula finalement au cours de la Première Guerre mondiale du côté des militants de la lutte des classes. Que les Juifs russes aient été en bonne partie attirés par les discours de libération nationale et d'internationalisme prolétarien ne doit guère surprendre dans les circonstances, puisqu'ils se retrouvaient souvent au sein de la fraction la plus persécutée et la plus honnie de l'opposition à

27 Belkin, *Le mouvement ouvrier juif au Canada*, p. 315.

28 Un des témoignages les plus intéressants à ce titre est celui de Hirsch Hershman, publié en 1927-1928 dans *Unzer Vort*, Montréal, sous le titre « *25 yor Yidish arbeter bavegung in Montreal* », et traduit par Pierre Anctil sous le titre, « À l'occasion des vingt-cinq ans du mouvement ouvrier juif à Montréal », *Bulletin du Regroupement des chercheurs en histoire des travailleurs du Québec*, vol. 26, n° 1 (printemps 2000), p. 42-60.

l'absolutisme tsariste. Installés dans une nouvelle société beaucoup plus libérale sur le plan politique, les Juifs est-européens ne tardèrent pas à mettre en application au Canada, à travers les syndicats, les regroupements ouvriers, les institutions culturelles et les associations caritatives, les méthodes de résistance et les idéologies gauchistes ayant cours dans leur pays d'origine. Belkin est très clair sur cette question : « Le mouvement ouvrier canadien est apparu beaucoup plus tardivement qu'aux États-Unis. Il a toutefois été influencé par les courants politiques présents en Angleterre et dans la république américaine, et dans une plus grande mesure encore par les conditions politiques dominantes en Europe du centre et de l'Est²⁹ ».

L'attrait du communisme soviétique

Il n'y a aucun doute possible que Sholem Shtern ait adhéré dès le début de sa vie adulte aux idéaux de la gauche radicale, notamment sous la forme du communisme et de l'internationalisme ouvrier. Ce passage vers les idéologies révolutionnaires s'est effectué en Pologne alors que le jeune Shtern cherchait encore sa voie dans le monde et tout porte à croire qu'il a fui son pays natal de manière précipitée précisément pour échapper à des menaces d'arrestation ou de censure politique de la part des autorités polonaises³⁰. Bien qu'il ne l'avoue pas tout à fait ouvertement dans ses mémoires publiées en 1982, l'ensemble de ses archives en langue yiddish porte la trace d'une forte sympathie envers le radicalisme politique, notamment sous la forme d'une longue correspondance avec les animateurs du *Yidisher Kultur Farband* [Association culturelle juive] ou *Ykuf*, dont le poète new-yorkais Zishe Weinper, qui fut le secrétaire de la section américaine de cette organisation de 1939 jusqu'à sa mort en 1957. Fondée à Paris en 1937, l'*Ykuf* avait pour but de favoriser au sein de la vie culturelle yiddishophone le point de vue idéologique du Parti communiste soviétique, ce qui n'empêcha pas cette association de compter en son sein de grands intellectuels, artistes et littérateurs voués à la perpétuation de la culture de langue yiddish. Shtern se consacra avec beaucoup d'énergie à propager les idéaux de la gauche radicale au Canada, entre autre par le biais de son appartenance à Montréal à l'*Arbeter Ring* (Workmen's Circle), à l'*Arbeter Ring Kultur Tsepter* (Abraham Reisen Educational Institute) et au *Faraynikter Yidisher Folks Ordn* (United Jewish Peoples Order). D'ailleurs son œuvre littéraire est fortement empreinte de thèmes ouvriers ou associés à la défense du prolétariat, comme le montrent amplement ses recueils de poésie.

29 Belkin, *Le mouvement ouvrier juif au Canada*, p. 65.

30 À ce sujet, voir les circonstances décrites dans le premier chapitre des mémoires de Shtern, intitulé : « Je me rends au Canada », dans *Nostalgie et tristesse*, p. 31-54.

Dans ces conditions, le télescopage des motifs traditionnels juifs et des idéologies gauchistes allait former, chez beaucoup d'auteurs et d'activistes communautaires yiddishophones canadiens, un des éléments dominants de leur mode d'expression culturelle. Apparaîtront ainsi côte à côte dans l'esprit de ces militants le désir de perpétuer l'esprit et la lettre de la vie juive est-européenne d'avant l'immigration, toutefois privée de sa composante religieuse stricte, et un élan en faveur de la justice sociale sous la forme des diverses idéologies révolutionnaires importées de l'Ancien monde³¹. Sholem Shtern, parmi tous les auteurs yiddish montréalais, est un de ceux qui militeront avec le plus d'énergie et le plus longuement du côté de la gauche radicale, particulièrement au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Le poète persiste même après les révélations faites sous Khrouchtchev, soit après 1956, que Staline avait assassiné un grand nombre d'intellectuels et d'artistes juifs lors des purges menées sous son autorité. Cette rencontre d'une ancienne culture judaïque devenue sécularisée, avec un courant de modernité politique révolutionnaire a, dès les années 1920, un effet percutant sur la vie juive canadienne, faisant jaillir dans son sillage une militance d'une intensité inégalée. Généralement peu perçue à l'extérieur de la communauté, l'activisme de la gauche radicale juive a aussi des retombées dans les syndicats canadiens en général, dans les mouvements littéraires et culturels surtout anglophones, et lors de certaines campagnes électorales fédérales où les communistes présentent des candidats. La poussée irrésistible de ces idées nouvelles transparaît très nettement dans les mémoires que Shtern écrit au sujet de la période de l'entre-deux-guerres :

Socialistes, nous avons la conviction que le combat périlleux entrepris par le Parti Communiste apporterait le bonheur à tous les hommes. Au même moment, nous appartenions à une minorité au sein du mouvement progressiste juif. Nous nous sentions en effet en communion avec le judaïsme traditionnel et l'originalité de ses productions culturelles. Nous portions en nous l'inquiétude manifestée par la pensée judaïque ancienne, tout autant qu'une certaine émotion nostalgique. Certes nous étions des socialistes, mais des socialistes juifs.

Notre attachement à ce courant politique et notre idéalisme nous protégeait jusqu'à un certain point contre les conditions très difficiles de notre existence. Nous discutons avec tant d'intensité de la pensée socialiste que nous en venions à oublier tous les torts qui étaient nés du socialisme³².

31 Le parti pris en faveur de la justice sociale est aussi nettement visible dans les œuvres des peintres et artistes juifs est-européens immigrés à Montréal à la même période. À ce sujet, consulter Esther Trépanier, *Peintres juifs de Montréal, témoins de leur époque 1930-1948* (Montréal, 2008).

32 Shtern, *Nostalgie et tristesse*, p. 203.

Il est important toutefois d'insister sur le fait que Sholem Shtern n'adhère pas avec autant de conviction à l'idéologie communiste seulement pour des raisons politiques ou pragmatiques³³. Comme plusieurs écrivains et artistes yiddishophones à travers le monde, et particulièrement au sein de la sphère d'influence soviétique, le poète était intimement convaincu que la littérature et l'ensemble de la culture d'expression yiddish se développeraient plus rapidement sous l'aile bienveillante de l'URSS qu'en Amérique du Nord ou ailleurs dans la diaspora. Ce sentiment lui venait notamment de l'intense niveau de créativité littéraire qui était apparu en URSS au lendemain de la Révolution de 1917 et qui prit une forme avant-gardiste exceptionnelle³⁴. Dans les pays capitalistes, dont au premier chef les États-Unis, l'assimilation linguistique et l'indifférence risquaient de détacher tôt ou tard les Juifs de leurs origines est-européennes, alors que dans les régimes communistes la fidélité au matérialisme historique, le respect accordé aux minorités nationales et surtout la discipline de parti promettaient de garder les yiddishophones à l'abri des atteintes corrosives. En ce sens, Shtern se commettait face à la gauche radicale non pas d'abord en tant que militant d'une transformation des rapports de force sociaux, mais surtout parce qu'il croyait fermement en l'importance de la contribution yiddish à la littérature mondiale et à son épanouissement dans le cadre du marxisme sous sa forme soviétique. Quand le poète Itzik Fefer et le comédien Shlomo Mikhoels - tous deux des figures de proue de la communauté yiddishophone russe et d'éminents membres du Comité antifasciste juif d'URSS - se rendirent en visite officielle à Montréal au début de septembre 1943, Sholem Shtern alla au devant d'eux comme vers des frères³⁵. Et de quoi se soucia-t-il avant tout lorsqu'il eut l'occasion de leur adresser la parole brièvement : de la lutte des classes, des avancées stratégiques de l'Armée rouge ou de la situation économique des citoyens soviétiques? Absolument pas. Il n'en a que pour l'état de santé des écrivains de langue yiddish Izi Kharik et Israël Zinberg que Staline venait de jeter en prison.

- 33 La sympathie de Shtern pour l'idéologie communiste lui valut des inimitiés durables au sein de la communauté juive de Montréal, surtout en dehors des cercles littéraires yiddish où ce genre de penchant était mieux compris et accepté. Il faut toutefois rappeler à la décharge de l'auteur que la plupart de ses œuvres publiées après la guerre ne contenaient aucune référence explicite au communisme comme pensée politique et qu'on y trouvait généralement au plus un préjugé favorable aux ouvriers manuels.
- 34 Pour en savoir plus à ce sujet on peut consulter : Irving Howe et Eliezer Greenberg (directeurs), *Ashes Out of Hope : Fiction by Soviet-Yiddish Writers* (New York, 1977) et Efraim Sicher, *Jews in Russian Literature after the October Revolution : Writers and Artists Between Hope and Apostasy* (New York, 1995).
- 35 Sur ce thème, le lecteur peut lire le chapitre des mémoires de Shtern, intitulé : « Visite de Sholem Asch, Shlomo Mikhoels et Itzik Fefer à Montréal », dans *Nostalgie et tristesse*, p. 163-178.

Le choc de la *Shoah*

La troisième clé d'interprétation s'articule à un événement cataclysmique dans la vie juive, soit l'Holocauste nazi perpétré essentiellement en Europe de l'Est entre 1942 et 1944. Rameau fraîchement transplanté en Amérique au plus tôt deux générations auparavant, la communauté juive canadienne reçut la nouvelle des liquidations massives et des massacres comme une atteinte directe à sa vitalité et à sa perpétuation. Les Juifs yiddishophones de Montréal, Toronto et Winnipeg avaient quitté l'Ancien monde depuis trop peu de temps pour qu'un événement de cette ampleur ne les atteigne de plein fouet, notamment les écrivains qui s'étaient certes éloignés physiquement de Russie, de Pologne, d'Ukraine et de Lituanie, mais entretenaient toujours des liens formels et symboliques très profonds avec leurs vis-à-vis est-européens. L'ampleur des destructions et des souffrances fut telle sous l'occupation allemande que des pans entiers de l'héritage culturel et religieux juif disparurent à tout jamais, au point que le continent d'origine de la très vaste majorité des yiddishophones canadiens sembla sombrer corps et âme. Placés pratiquement du jour au lendemain devant un tel vide, beaucoup d'auteurs éplorés et impuissants à combler une telle absence prirent la décision d'abandonner les thèmes est-européens qui hier encore nourrissaient telle une sève abondante leur œuvre littéraire. Plusieurs lettrés du corpus yiddish canadien ne purent en effet se résoudre après 1945 à continuer de décrire une société qui avait façonné leur imaginaire, mais qui s'était envolé en fumée sous les coups de buttoirs répétés de l'occupation allemande.

S'ouvre ainsi une brèche par laquelle pénétrèrent pour la première fois dans la littérature yiddish canadienne les thèmes propres au pays d'accueil. Après avoir décrit sous plusieurs angles la vie juive est-européenne et le monde du *shtetl*, certains auteurs yiddishophones se résolurent à aborder dans leur écriture la majesté du paysage canadien, la force de l'hiver laurentien, l'animation des grandes villes nord-américaines et l'agitation des quartiers immigrants, notamment celui qui s'étalait au pied du mont Royal. Apparurent même des œuvres poétiques qui décrivaient entre autres en yiddish les principaux monuments élevés à Montréal par les francophones, dont les clochers et les croix des églises catholiques qu'ils fréquentaient et les parcs où ils venaient se prélasser les jours de congé. Sholem Shtern, très ébranlé par les conséquences de l'Holocauste sur la transmission de l'héritage yiddish, commit même plusieurs longs poèmes épiques sur la vie rurale canadienne-française, qu'il avait connue à la charnière des années 1920 et 1930 alors qu'il avait dû être hospitalisé au sanatorium que la communauté juive montréalaise entretenait à Sainte-Agathe. Certes, ce passage était déjà apparent avant l'Holocauste, notamment chez des auteurs comme Jacob-Isaac Segal, Ida Maze et Yudica depuis longtemps installés au pays, mais il se précise et s'accélère au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Le

mouvement de canadianisation de l'écriture yiddish canadienne eut des effets particulièrement marqués sur Shtern qui confiait à ce propos dans son œuvre *In Kanade*, publiée à Montréal en 1960 :

J'eus l'impression que jamais plus je ne pourrais rédiger de textes à propos de cette judéité splendide et toute proche dans le temps, qui aujourd'hui reposait en ruines. Tandis que j'avais sous les yeux l'Holocauste et ses horreurs, il me semblait impératif de porter le regard ailleurs.

Il s'agit de la cause principale qui m'a poussé à quitter les chemins depuis longtemps parcourus. Voilà comment j'ai décidé de passer la plus grande partie de ma vie dans un pays nouveau, même si je ressentais encore sous une forme nostalgique l'attraction de ma ville natale, pour résolument m'attacher à décrire l'existence telle qu'elle se déroulait en Amérique.³⁶

Le fonds Sholem Shtern, qui en général réfère à une période postérieure aux années 1950, met en valeur d'autres aspects plus particuliers de la carrière du poète. Comme Shtern a continué d'écrire presque sans interruption jusqu'à sa mort, il a été durement confronté à la réalité d'une littérature yiddish canadienne déclinante et d'un lectorat qui allait s'amenuisant. Après avoir été témoin de l'Holocauste et de son cortège de destructions, après s'être rendu à l'évidence que le régime soviétique de Staline avait assassiné certains des plus grands écrivains yiddish et ne pouvait plus servir de modèle, voici que Shtern en arrivait au point où la langue se dérobaît devant lui. Après avoir appartenu de son propre aveu au Canada à « une génération exceptionnelle, porteuse de notions politiques uniques et animée d'un idéalisme élevé³⁷ », voici que les années 1970 et 1980 mettaient à jour au sein de la communauté juive montréalaise une relative indifférence face à la culture yiddish et sa permanence au pays. Sauf quelques lieux bien précis comme la Bibliothèque publique juive, le théâtre yiddish et certaines institutions culturelles héritières de la gauche radicale, l'espace juif canadien se transformait inexorablement en embrassant l'anglophonie dominante sur le continent et le mode de vie indifférencié propre aux banlieues nord-américaines. Qui plus est, les idéologies de la gauche radicale qui avaient mobilisé avec tant d'intensité les jeunes écrivains et activistes yiddish canadiens avant 1945 étaient maintenant discréditées, leurs porte-parole honnis et leurs organisations boycottées dans la vie juive canadienne dominante. Aux prises avec un tel revirement, Sholem Shtern a cherché avec la dernière énergie à briser l'isolement dans lequel il s'enlisait de plus en plus à mesure que la langue cessait d'être lue, faute d'être comprise par le plus grand nombre. De la même manière le soutien institutionnel dont il avait bénéficié autour de lui à une autre époque pour

36 Shtern, *Nostalgie et tristesse*, p. 260-261.

37 Ibid., p. 262.

publier ses textes se raréfiait de façon inéluctable.

Sous l'œil bienveillant du multiculturalisme canadien

C'est dans ce contexte difficile que le poète découvre au milieu des années 1970 que l'État canadien offre un soutien financier aux artistes et écrivains appartenant aux communautés minoritaires ou dont la langue d'expression n'était ni le français ni l'anglais. On trouve, dans les archives de Sholem Shtern, une lettre de Barbara Plumptre à Shtern, datée du 19 mars 1974, qui précise clairement à l'intention du poète les objectifs du programme de multiculturalisme mis de l'avant par le Secrétariat d'État fédéral :

The major thrust of this and other programmes which come under the umbrella of Multiculturalism is toward community involvement. Where an individual is in need of support for an artistic endeavour, he is usually directed to the Canada Council whose specific mandate it is to fund such projects. If, however, the individual concerned can demonstrate that he has the support of a community organisation and that his project will involve some measure of participation, he should then have no hesitation in applying to us for a grant. The aim of the program is to involve as many people as possible in the attempt to maintain and strengthen the cultural identity of a given group and to stimulate active interchange between Canadians of diverse background. [...]

As for the Yiddish novel you propose to publish, I am afraid at this time that we have no established criteria for this. As I explained, our programme exists to provide greater visibility for the cultural output of the ethnic communities, and in this context, I doubt whether we can be of any assistance to you if your work is to be published in Yiddish. You could, however, apply for a grant from the Multicultural Program provided, as always, you have some kind of group support³⁸.

De toute évidence les démarches de Shtern pour obtenir un soutien financier gouvernemental furent couronnées de succès puisqu'une nouvelle lettre de Barbara Plumptre annonçait à Shtern :

I am very pleased that things are progressing as well as they are. I expect to have a contract for Judith Rothstein's signature in the very near future. Your project was a test case, and its funding augurs well for the literature programme. [...] Congratulations on a fine and sensitive work³⁹. I wish you much success with your future publications and I hope you will continue to write and to have an interest in our program⁴⁰.

38 Bibliothèque et Archives Canada (BAC), Fonds Sholem Shtern, R11806 (ancien numéro LMS-0188), boîte 10, chemise 28, Lettre de Barbara Plumptre à Sholem Shtern, le 19 mars 1974.

39 Il s'agit de la traduction anglaise du deuxième tome de *In Kanade*.

40 BAC, Fonds Sholem Shtern, R11806, boîte 10, chemise 28, Lettre de Barbara Plumptre à

Non seulement Shtern put compter sur l'État canadien, en vertu de sa nouvelle politique de multiculturalisme énoncée pour la première fois en 1971, pour l'aider à publier toutes ses œuvres subséquentes en langue yiddish, dont ses mémoires littéraires de 1982, mais il réussit même à convaincre le Secrétariat d'État d'appuyer financièrement la traduction de ses principaux ouvrages d'après-guerre dans les deux langues officielles du Canada⁴¹. Le poète et mémorialiste se montra si opiniâtre auprès de ses interlocuteurs gouvernementaux et proposa une telle quantité de projets de publication, que des dizaines de milliers de dollars furent dépensés à l'intérieur du programme du multiculturalisme pour soutenir sa carrière littéraire⁴². Ironiquement, des fonctionnaires dont la plupart n'étaient pas Juifs et dont aucun ne pouvait lire ses textes dans la langue d'origine, contribuèrent ainsi de manière remarquable à l'essor du yiddish à une époque où, pour l'essentiel, les principaux organismes de la communauté juive avaient jeté la serviette. Le 25 juillet 1985, un agent du Secrétariat d'État, dont le nom est resté inconnu, communiquait avec Shtern pour lui annoncer une subvention de 6 000 \$ afin d'enregistrer sur bande sonore des extraits de *The Family in Canada / La famille au Canada*. La lettre affirmait d'autre part qu'un montant additionnel de 3 000 \$ serait versé si un enregistrement était produit en langue yiddish et si l'ensemble du projet était appuyé par les écoles yiddish canadiennes. La décision de Multiculturalisme Canada était justifiée par le passage suivant dans la lettre à Shtern :

*The committee felt such a project merits support because it would help keep the Yiddish language alive. The committee would then like to see the marketing effort extended to Yiddish language schools in Canada*⁴³.

Ces lignes étonnantes, rédigées à une période aussi tardive par un fonctionnaire du gouvernement canadien, ne s'expliquent bien sûr que parce que le yiddish était passé en quelques décennies du statut de langue vernaculaire des Juifs est-européens à langue patrimoniale, tout

Sholem Shtern, le 17 septembre 1974.

- 41 Les ouvrages de Sholem Shtern qui furent traduits grâce aux fonds fédéraux du multiculturalisme sont : *In Kanade*, en anglais sous le titre, *In Canada, a Novel in Verse* (1984) et en français sous le titre, *Au Canada, un roman en vers* (1984); *Di mishpokhe in Kanada*, en anglais sous le titre, *The Family in Canada : A Novel in Verse* (1984) et en français sous le titre, *La famille au Canada : Un roman en vers* (1984); *Dos hoyzgezint foun professor Sidni Goldstin*, paru simultanément en yiddish, en anglais et en français sous le titre, *The Household of Professor Sydney Goldstein : A Novel in Verse / La maisonnée du professeur Sydney Goldstein : Un roman en vers* (1984).
- 42 À ce sujet voir : Rebecca Margolis, « *Sholem Shtern, Bridging the Gap* », dans Anctil, Simon et Ravvin (directeurs), *New Readings of Yiddish Montreal*, p. 93-102.
- 43 BAC, Fonds Sholem Shtern, R11806, boîte 8, chemise 37, Lettre anonyme à Sholem Shtern, le 25 juillet 1985.

comme l'ukrainien, l'italien, l'allemand ou l'islandais. Shtern, qui était parfaitement conscient de la distinction du point de vue d'un locuteur du yiddish, va quand même sauter sur l'occasion qui lui est offerte pour avancer ses projets d'écriture. À tout le moins, contrairement à la communauté juive de Montréal, le Secrétariat d'État ignorait tout de son passé de militant communiste et ne montrait aucun intérêt envers ses opinions politiques. C'est à croire d'ailleurs qu'il n'y avait plus que les spécialistes du multiculturalisme pour apprécier à cette époque ses choix de thème littéraire. Dès le 10 juin 1974, par exemple, Barbara Plumptre, citée plus haut, fait part à Sholem Shtern du plaisir qu'elle a eu à le lire :

As for the poems that you asked me to comment upon, I would like to say first of all that they reflect a wide and fascinating range of experiences. [...] This is of course only a crude and superficial analysis of what I sense your poems lose in translation. I only raise this issue because I am convinced that your poetry possesses real vitality. It is especially rich in imagery, and evocative of a highly charged and perceptively recorded personal past. Reading your poetry has been an enjoyable experience for me, and I look forward to seeing more of it⁴⁴.

Malgré tous ces efforts de la part du poète pour faire connaître son œuvre à l'extérieur de la communauté juive yiddishophone, sa stratégie pourtant bien articulée n'a mené apparemment à rien, du moins de son vivant. Shtern ne réussit pas à intéresser de grands éditeurs francophones ou anglophones à son œuvre et les ouvrages produits en traduction furent imprimés à compte d'auteur ou auprès de maisons marginales. Guy Maheux, son traducteur de langue française, avouait avec un certain désespoir dans une lettre rédigée au poète le 10 décembre 1983: « *I still have the English and French versions of your three books in storage somewhere along with boxes of office papers⁴⁵* ». Les exemplaires payés à fort prix par les subventions gouvernementales n'aboutirent pas dans des librairies accréditées et Shtern en fut réduit à les distribuer lui-même alors qu'il ne pouvait pas parler un mot de français et avait depuis longtemps dépassé l'âge vénérable de soixante-dix ans. Pour ajouter aux difficultés, la traduction française avait été préparée à partir de la version anglaise, elle-même imparfaite, et le résultat s'avéra décevant à tout point de vue sur le plan de la qualité d'écriture, ce dont ne pouvait se rendre compte l'auteur lui-même. Au cours des années 1970 et 1980, l'institution littéraire canadienne, autant de langue française que de langue anglaise, ignorait tout du corpus yiddish qui avait pris forme depuis le début du XX^e

44 BAC, Fonds Sholem Shtern, R11806, boîte 8, chemise 37, Lettre de Barbara Plumptre à Sholem Shtern, le 10 juin 1974.

45 BAC, Fonds Sholem Shtern, R11806, boîte 8, chemise 2, Lettre de Guy Maheux à Sholem Shtern, le 10 décembre 1983.

siècle à Montréal, Toronto et Winnipeg, et aucun compte rendu de ces traductions ne parut dans les milieux universitaires ou dans des revues consacrées aux parutions nouvelles. L'ouvrage le plus achevé et le plus intéressant de Shtern à cette époque, soit ses mémoires littéraires (*Shrayber vos ikh hob gekent*) publiées en 1982 à compte d'auteur, grâce notamment à des fonds du multiculturalisme canadien, ne fut même pas traduit et ne rejoignit finalement que quelques centaines de lecteurs yiddishophones dans tout le pays. Shtern termina sa carrière dans l'isolement le plus complet et accablé d'un sentiment de frustration profond.

Conclusion

Le plus souvent, les langues non officielles qu'apportèrent avec eux au Canada les immigrants de la grande vague migratoire sont devenues, près d'un siècle plus tard, des langues patrimoniales comprises dans leur forme écrite et littéraire par un nombre très restreint d'individus. Pourtant, pour qui sait les lire, les documents rédigés dans ces idiomes ouvrent des horizons immenses quant aux espoirs des nouveaux venus, à leurs perceptions du pays au moment de leur arrivée et aux difficultés qu'ils rencontrèrent sur la voie d'une intégration et d'une participation entière à leur société d'accueil. Tant que l'illisibilité de ces témoignages ne sera pas surmontée par des chercheurs qui auront appris à déchiffrer le parler et la grammaire culturelle des immigrants de différentes origines installés à la faveur du plan Sifton, de vastes pans de l'histoire canadienne au siècle précédent demeureront inaccessibles. Ce chantier, dont l'ampleur exacte nous échappe toujours, exigera entre autres un important volet de traduction pour mettre à la portée des personnes plus largement intéressées un important corpus d'œuvres jusqu'ici inexplorées. Pour en revenir à Sholem Shtern, qui n'est qu'un exemple parmi tant d'autres d'écriture littéraire en langue non officielle, de nouveaux espoirs concernant sa contribution commencent à poindre alors que le yiddish fait maintenant l'objet d'un renouveau d'intérêt, pour la première fois hors des limites de la communauté juive yiddishophone. Inconnue il y a à peine dix ou quinze ans, l'écriture yiddish fait présentement une percée dans les milieux universitaires francophones et anglophones, notamment suite à la publication par des maisons d'édition réputées de traductions de haut niveau, assorties de notes historiques explicatives. Ces travaux montrent hors de tout doute que la littérature yiddish canadienne, entre autres, a atteint des sommets qui méritent plus que jamais toute l'attention des chercheurs et des lecteurs contemporains.